

VALENTIN MARTRE



Détail de *Globe écumeux*, 2020, acier et pvc, dimensions variables, Frac Occitanie Montpellier, Bilan plasma.

Le travail de Valentin Martre s’ancre dans les objets qui composent nos lieux, qu’ils soient quotidiens et intimes — un coussin griffé, un cactus, un fragment de tissu — ou industriels et normatifs, comme le béton, le plâtre ou des filtres optiques. Collectés, moulés, transformés, ces éléments deviennent la matière première d’expérimentations où se croisent observation sensible, bricolage et réflexion critique. Ses sculptures et installations ne hiérarchisent pas le banal et le spectaculaire : elles les mettent en relation pour faire émerger de nouveaux récits.

Une constante de sa démarche est le jeu d’échelles entre micro et macro. Le détail le plus infime — une trace, un rebus, un fragment — résonne avec des phénomènes fondamentaux tels que la lumière, le magnétisme ou la gravité. Dans cette tension, ses œuvres déplacent le quotidien vers le cosmique, l’intime vers l’universel, et révèlent combien nos environnements portent en eux les traces des forces qui les traversent.

Son travail repose sur une pratique de collecte et de réemploi qui conjugue techniques anciennes et procédés contemporains. Moulage, cuisson ou tissage côtoient l’usage de matériaux issus de l’industrie ou de la technologie. Ce mélange rappelle la continuité entre savoir-faire artisanaux et outils modernes, tout en inscrivant son geste dans une longue histoire des transformations de la matière. Cette approche rejoint ce que Claude Lévi-Strauss décrivait comme le « bricolage » : construire du neuf à partir de fragments hétérogènes. Les œuvres de Valentin Martre relient des éléments parfois éloignés pour créer de nouvelles correspondances, révélant la puissance analogique des rapprochements inattendus.

Ce tissage d’éléments disparates trouve aussi un écho dans la pensée complexe d’Edgar Morin, qui appelle à « relier ce qui est séparé ». Les installations de Valentin Martre ne cherchent pas à simplifier le réel mais à en faire apparaître l’entrelacement : l’ordinaire et le monumental, le vivant et l’artificiel, le local et le planétaire s’y croisent et se répondent.

Ses œuvres sont souvent conçues in situ, en dialogue direct avec les espaces d’exposition. Une canalisation de béton fragile, un circuit d’eau ou un tissage de filtres optiques prolongent ou détournent l’architecture, révélant la dimension mouvante et instable des lieux que nous habitons. Ces dispositifs mettent en évidence que nos environnements ne sont jamais neutres : ils sont traversés par des flux matériels, symboliques et politiques.

En filigrane, cette recherche sur la transformation de la matière renvoie à l’Anthropocène. Rebutis industriels, matériaux fragiles ou recomposés portent les marques d’une époque où l’action humaine reconfigure durablement les cycles naturels. Sans posture démonstrative, ses œuvres révèlent ces traces : chaque objet collecté ou transformé devient le témoin sensible de cette condition planétaire.

Les sculptures et installations de Valentin Martre s’offrent ainsi comme des fictions matérielles ouvertes. Elles associent l’ordinaire et le fondamental, l’artisanal et l’industriel, l’intime et le cosmique. Par ce biais, elles invitent à repenser nos relations au monde, à reconnaître les liens inattendus entre éléments éloignés et à accepter la complexité comme horizon. Dans un temps marqué par les bouleversements de l’Anthropocène, son travail ouvre un espace de méditation sensible et poétique où la matière raconte sa propre mémoire en devenir.



Dès l'entrée, une fragile canalisation en béton traverse l'espace pour faire le tour de la galerie, avant de remonter vers le plafond. Cette ligne continue agit comme un fil conducteur, tant physique que symbolique, qui relie les différentes pièces de l'exposition. Fabriqué avec de l'eau salée, le béton ici utilisé résiste mal, se fragilise, mettant en tension la solidité apparente de l'objet et sa vulnérabilité matérielle. L'artiste interroge directement l'idée même de solution technique face à la crise annoncée de l'eau douce.

Suspendu au coude du tuyau, un moulage de loofa attire l'attention. Il s'agit de l'un de ces fruits de cucurbitacée séchés (...) utilisés comme éponges pour la toilette ou le nettoyage domestique. Valentin Martre l'a plongé à plusieurs reprises dans la terre de moulage avant de la cuire, laissant la matière organique se consumer entièrement au four. Il ne reste que la coque en céramique, légère, creuse, marquée de craquelures sonores. Cette forme vide évoque autant un nid d'insectes qu'une forme fossile. Elle incarne l'absence de l'eau qu'elle était censée absorber. Ce rapport d'inversion, de disparition ou d'empreinte traverse toute l'exposition.

Un moulage en béton d'un bidon, négatif de l'eau qu'il peut contenir, renvoie aux pratiques de collecte de l'eau dans les régions où son accès est limité.



Vu de l'exposition *La terre demanda à l'eau, pourquoi tu pars ?* 2025, Territoires partagés, Marseille
 Détail de *Circuit d'eau*, moulage de l'intérieur d'une bouche, béton salé, métal, 2025, Territoires partagés, Marseille



Luffa, Faïence non émaillée, 80x15x15 cm, Territoires partagés, Marseille, *La terre demanda à l'eau, pourquoi tu pars ?*



Au centre de la galerie, une structure en placoplâtre partiellement enduite de terre crue dissimule un ensemble fascinant de sculptures cristallisées.

On y reconnaît un pulvérisateur, des gants, un crâne animal, des branches mortes. Tous ces objets ont été soumis à une solution de phosphate mono-ammonique, l'un des engrais les plus concentrés utilisés en agriculture. Le processus donne naissance à des formes figées, à la fois séduisantes et inquiétantes, qui témoignent autant de la beauté des réactions chimiques que des conséquences désastreuses de l'agriculture intensive sur les ressources en eau, depuis les prélèvements abusifs dans les nappes pour l'irrigation jusqu'à leur pollution par le lessivage des engrais et des pesticides utilisés de manière excessive...

Des filtres déformants encastrés dans la structure altèrent la perception de l'installation, soulignant que ce que l'on voit – ou croit voir – ne coïncide jamais totalement avec ce qui est.

Des ouvertures entre les panneaux montrent toutefois l'envers de ce décor, révélant l'arrière-plan du dispositif.

La structure intègre également le tuyau d'évacuation de la douche de l'étage supérieur, qui traverse le plafond de la galerie. Par moments, on y entend l'eau s'écouler. Pour Valentin Martre, c'est une manière inattendue d'activer son installation.

*extrait du texte de Jean Luc Cougy pour l'exposition «La terre demanda à l'eau, pourquoi tu pars ?» à la galerie territoires partagés, 2025



Vu de *Décharge sauvage*, techniques mixtes, 2025, Territoires partagés, Marseille, *La terre demanda à l'eau, pourquoi tu pars ?*



Détail de *Décharge sauvage*, 2025, techniques mixtes, Territoires partagés, Marseille, *La terre demanda à l'eau, pourquoi tu pars ?*

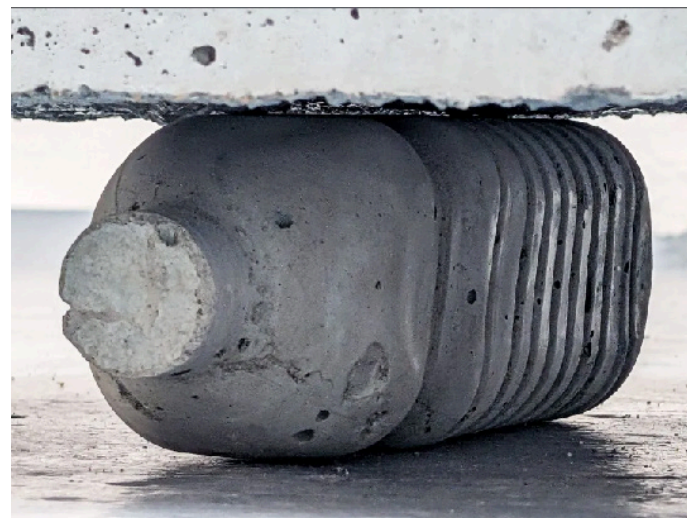


À proximité, trois iguanes de tailles décroissantes, issus de moulages successifs, semblent échanger silencieusement.

Valentin Martre s'est inspiré des iguanes marins des Galápagos, qui ont la capacité de réduire leur masse corporelle pour faire face à la sous-alimentation. Exposés au phénomène El Niño, ces sauriens perdent du poids et du volume, leurs os raccourcissent par un retrait du tissu conjonctif, lié à une hormone spécifique. Cette réduction de taille pourrait aussi s'expliquer par l'avantage thermique des plus petits individus, qui se réchauffent plus rapidement au soleil et peuvent ainsi retourner plus tôt dans l'eau pour s'y nourrir.

En découvrant cette capacité d'adaptation, l'artiste a pensé à la terre de moulage, qui perd entre 8 et 10 % de sa masse lors de la cuisson. Il a utilisé un iguane en plastique doré, trouvé dans un magasin de décoration, pour réaliser un moule en plâtre en 18 parties, dont les marques restent visibles sur l'objet. Un premier iguane en terre, légèrement réduit par rapport au modèle, a ensuite servi à produire un troisième iguane, encore un peu plus petit.

*extrait du texte de Jean Luc cougy pour l'exposition «La terre demanda à l'eau, pourquoi tu pars ?» à la galerie territoires partagés, 2025



Baignoire sabot, 2025, béton, métal, Territoires partagés, Marseille, La terre demanda à l'eau, pourquoi tu pars ?



Décroissance, 2025, moulage en céramique non émaillé, résine, Territoires partagés, Marseille, La terre demanda à l'eau, pourquoi



Tissu de réflexion est une sculpture faite d'un assemblage de filtres polarisants récupérés dans des écrans LCD. Ils sont assemblés par tissage avec des fils de cuivre. Ces plaques s'articulent pour devenir une structure fluide qui se mue aux formes qu'elle recouvre. Les objets comme les couleurs viennent se dissoudre dans ce drap opaque. Les filtres diffractent la lumière multipliant les points de vue sur les objets qui sont à la fois recouverts et montrés de manière éclatée.

Les éléments recouverts sont hétéroclites, certains sont des rebut du montage de l'exposition et d'autres font partie de collections ou de collectes diverses (os, limailles, déchets, fossiles). De grands écarts temporels se fréquentent en ce même espace.

Ce tissage s'inspire des techniques de fabrication des costumes funéraires chinois de la dynastie Han (206 Av J.-C) fabriqués à partir de jade et autres matériaux précieux, et l'effet optique des filtres renvoient au champ gravitationnel¹ en produisant un phénomène visuel qui pourrait se rapprocher de ce que ces forces pourraient donner à voir (la diffraction de la lumière que l'on nomme en astrophysique lentille gravitationnelle).

¹ En physique classique, le champ gravitationnel est un champ réparti dans l'espace et dû à la présence d'une masse susceptible d'exercer une influence gravitationnelle sur tout autre corps présent à proximité

Tissu de réflexion, 2023, filtre polarisant, fil de cuivre et objets divers, 468x262x10cm, galerie de la Scep, Marseille, *Bourdonnement*.



Ecorce, 2023, plâtre, filet polyéthylène, 52x56x56cm galerie de la Scep, Marseille, *Bourdonnement*.



Pavage, 2023, plâtre teinté, dimensions variables galerie de la Scep, Marseille, *Bourdonnement*.



Détail de Transitions, tirage en plâtre, os, 2024, La Chambre, Saint Nazaire.



Formation verticale, 2023, aimants en ferrite broyés et tube en acier pendu, 248x11x11cm, Marseille, Galerie de la scep, *Bourdonnement*.



Cactus, 2023, Plâtre et épines de cactus, dimensions multiples, galerie de la Scep, Marseille, *Bourdonnement*.



Chat est une reproduction en plâtre d'un coussin griffé par un chat. On peut voir sur le tirage en plâtre les divers coups de griffes du chat dans les textures de tissu et de mousse. Des poils de ce chat sont déposés sur la sculpture, ainsi un fragment physique de l'animal est superposé à l'empreinte éphémère du coussin.

Comme une trace comportementale de l'animal les griffures sont un fragment psychique, lié avec les poils, cet ensemble représente comme l'esprit et le corps absent du chat.



Chat, 2023, plâtre et poils de chat, 53 x 55 x 16,5 cm, Marseille, galerie de la Scep, *Bourdonnement*.

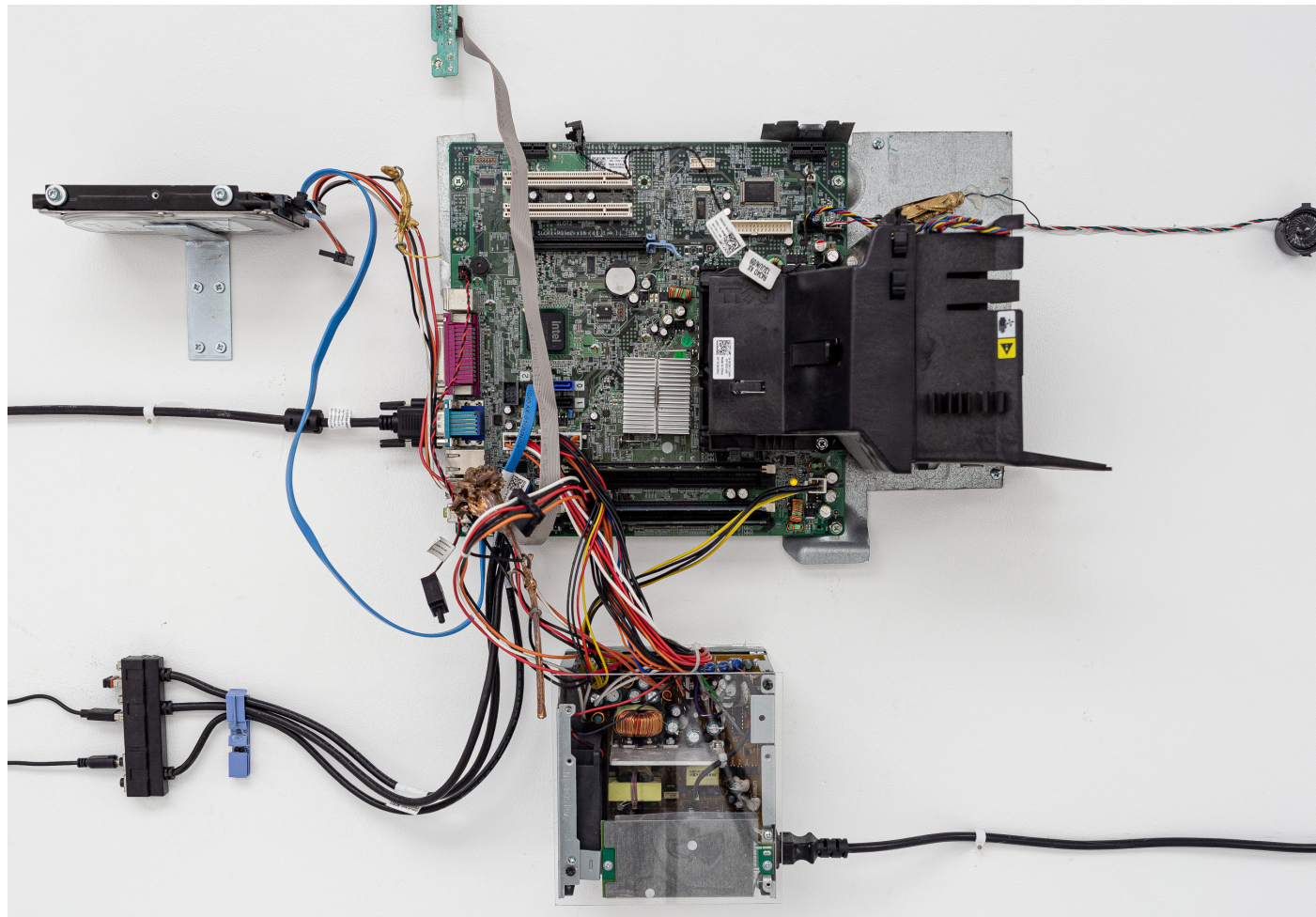


«Pour Plaque de gypse, il réalise des recherches sur le procédé de fabrication de ce type de plaque en plâtre, puis décide de reproduire chacune des étapes par le prisme de l'artisanat. Il part en quête du gypse (la roche qui sert de matière première à la fabrication du plâtre) qu'ensuite il concasse et cuit. Il ajoute ensuite de l'eau et obtient alors tout ce qui est nécessaire pour couler une plaque de plâtre. Ce qui relevait du procédé industriel et à grande échelle redevient alors un objet fait à la main. C'est aussi une manière de déconstruire le réel de l'architecture, de retirer l'épiderme de ce qui constitue une très grande part de nos parois et se réapproprié quelque chose de déshumanisé et normatif.»

*extrait du texte de Diego Bustamante pour l'exposition «Bourdonnement» à la galerie de la Scep, 2023



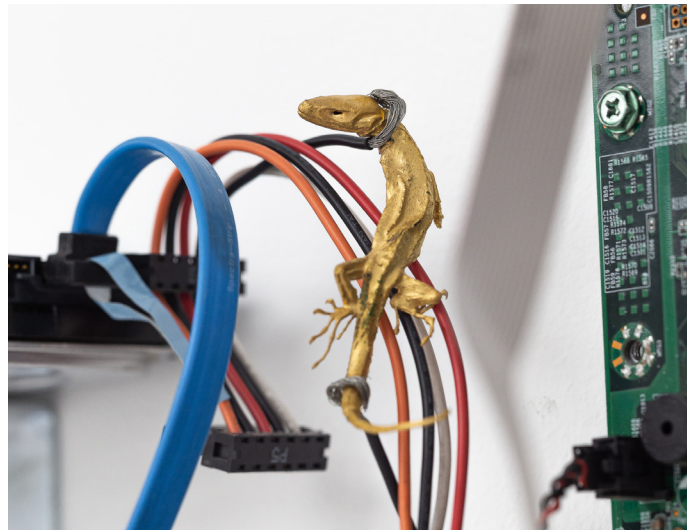
Plaque de gypse, 2023, gypse cuit et broyé, carton, pierre de gypse, environ 250x60x1,5cm, galerie de la Scep, Marseille, *Bourdonnement*



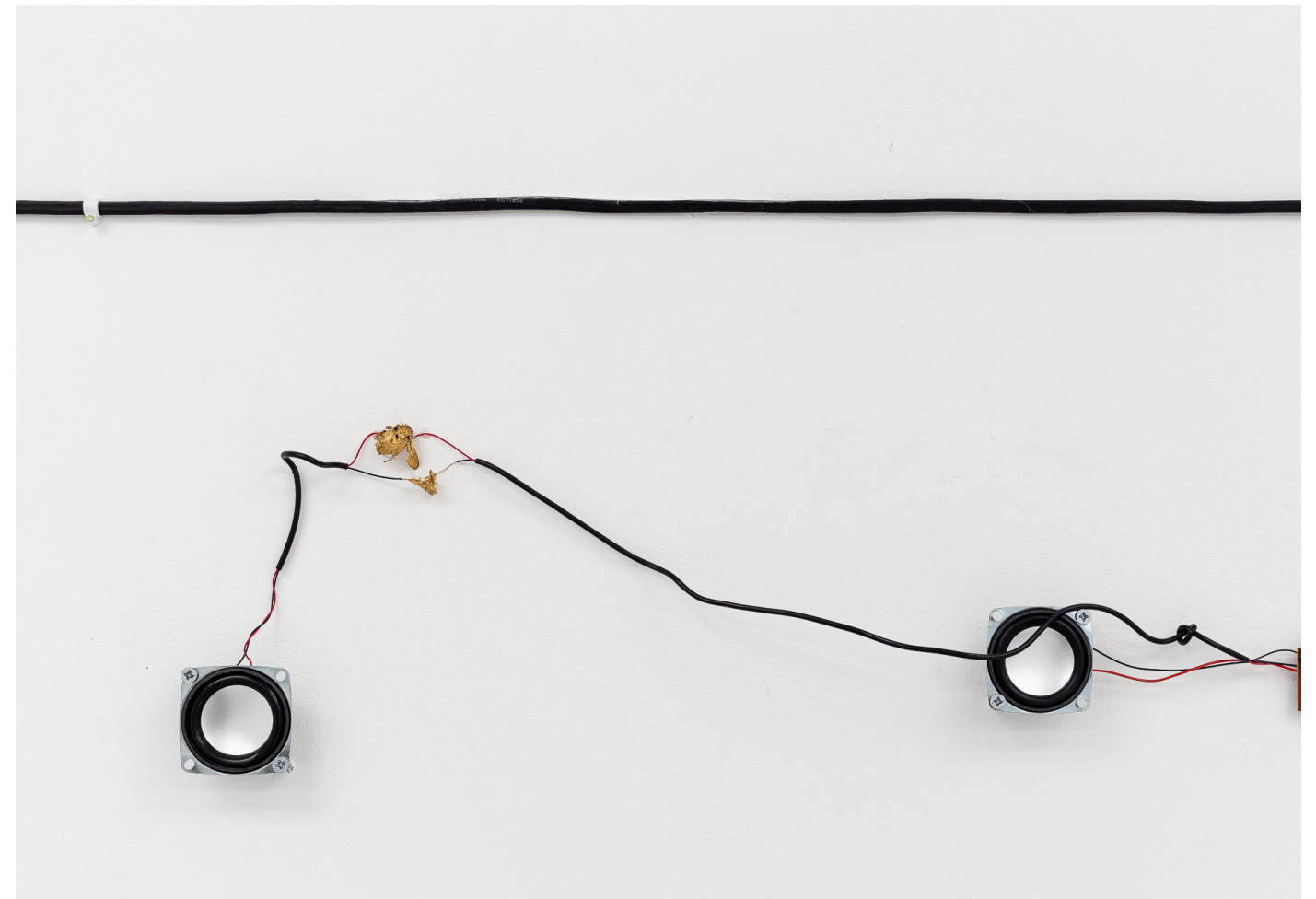
Eco-système est une installation électrique comprenant un ordinateur fixe remonté sur les murs de la galerie. L'ordinateur, fonctionnel, est allumé et on peut observer les différents éléments en fonctionnement (ventilateur, diode, écran). Les enceintes émettent un son aigu rappellent un bourdonnement ou un moteur.

À l'intérieur du système divers insectes et végétaux galvanisés en or et en cuivre remplacent des conducteurs électriques de l'ordinateur. Posés en équilibre aux extrémités des câbles électriques pour les relier, ces éléments galvanisés sont utilisés comme des conducteurs fragiles, mais indispensables à l'ensemble du système.

L'installation se développe le long du mur en prenant l'apparence d'une plante rampante, créant ainsi une métaphore électrique d'un écosystème naturel où tous les éléments sont interdépendants.



Détails de *Ecosystème*, 2023, Ordinateur démonté : alimentation, processeur, carte mère, ventilateur, enceintes audio, écran, câbles et éléments galvanisés, le 6B, Paris, Tech Care.



Ecosystème, 2023, Ordinateur démonté : alimentation, processeur, carte mère, ventilateur, enceintes audio, écran, câbles et éléments galvanisés, le 6B, Paris, Tech Care.



Limbe, 2022, plastique, bois, PVC. Festival Marcel Longchamp, Marseille.
Vu de l'intérieur de *Limbe*, 2022, plastique, bois, PVC. Festival Marcel Longchamp, Marseille.



Insecte galvanique, 2020, rhinocéroce coléoptère galvanisé en or, 3x1x1cm, échantillon d'un jardin, galerie de la scep, Marseille.



« Aussi, invité par Voyons Voir pour une résidence au Chantier Naval Borg, l'artiste a d'abord collecté patiemment, sur la plage attenante, des bois flottés, des coquillages nacrés et des rébus synthétiques aux reflets irisés. Ces matériaux, que l'artiste aime tordre sans distinction, autant physiquement que métaphoriquement, ont ensuite rencontré les techniques traditionnelles de restauration des navires, observées pendant sa résidence.

Pourtant, tout est étrange et rien n'est vraiment utilisable. Différentes essences de bois sont assemblées en une étrave non polie qui ferait chavirer le navire, quand la corde en chanvre du marin, lasse de n'être utilisée, fusionne avec une myriade de coquillages désertés. Ailleurs, entre l'objet et le vivant, refermée comme un bivalve, une forme curviligne évoquant une coque de bateau en équilibre à la gîte laisse apparaître à travers sa peau translucide, en mastic polyester, les membrures de son squelette. Faisant face à son double fonctionnel, cet animal échoué, rappelant les monstres des romans d'anticipation, atteste de l'intérêt de Valentin Martre pour le fantastique et pour l'archéologie. »

Leila Couradin, extrait du texte de la résidence VoyonsVoir au chantier naval Borg, 2023.



Branche de jupiter, 2023, Bois, serre-joint, dimensions variables, chantier naval Borg, Marseille.

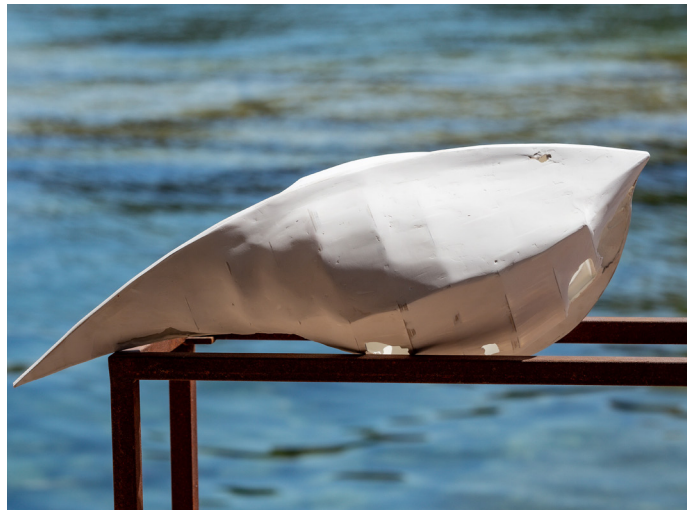


Sans titre, nacre, corde en chanvre et encre marine. Dimension variable. Chantier naval borg, Marseille.



Cocon Gîté est réalisé à partir de techniques observées dans le chantier naval Borg et avec des modélisations 3D faites sur sketchup. Une structure en bois reproduisant les membrures d'un bateau est recouverte d'adhésif pour être utilisée comme moule. Une résine rapide est coulée à l'intérieur avec un mouvement rotatif, la résine se dépose alors partiellement sur les parois que les arêtes dessinent comme une peau. Le plan présenté sur l'image du bas nous montre les recherches et les références que cette sculpture a générées pour tenter de lier plusieurs formes animales, marines et terrestres. Sa structure reprend les codes de la construction navale avec les membrures qui forment comme une cage thoracique et la quille comme une colonne vertébrale. La référence au Nymphé renvoie au stade de transition d'un élément, comme c'est le cas pour ces bateaux gîté qui attendent dans le chantier.

A droite : Détails de *Cocon Gîté*, bois, résine, mastic, structure en métal, 2023.



Cocon gîté, 2023, bois résine, mastic, structure en métal, Chantier Naval Borg, Marseille.



Plan, 2023, impression sur papier, chantier naval Borg, Marseille.



Le bois utilisé dans la charpenterie navale rappelle à quel point les bateaux sont issus non pas de la mer, mais des forêts. Les essences utilisées sont diverses et souvent exotiques, le travail quotidien dans la charpenterie navale rejette une quantité astronomique de sciure de bois, au chantier naval Borg où Sens des essences a été réalisé une aspiration mécanique en collecte une grande partie dans des sacs en plastique transparent.

Sens des essences met en relation 3 éléments stratifiés de bois aux provenances diverses. Des sacs de sciures (composés de bois exotiques), un nid de frelons et un tas de sciure qui s'est amalgamé entre un mur et une planche. Les frelons fabriquent leurs nids avec diverses essences environnantes, donc très locales, les autres sciures issues du chantier proviennent à contrario des quatre coins du monde (Brésil, Norvège...), ce rapprochement souligne deux méthodes de construction (une humaine et l'autre animale) tout aussi proche qu'éloignée. On peut facilement imaginer les différents coûts environnementaux que chaque élément renferme.

Sens des essences, 2023, sciure de bois, nid de frelon, bois, dimension variable. Chantier naval borg, Marseille.



Détails de *Sens des essences*, 2023, sciure de bois, nid de frelon, bois, dimension variable. Chantier naval borg, Marseille.



La *Récolte erronée* est un ensemble d'éléments collecté au bord d'une plage industrielle peu fréquentée qui amasse énormément de déchets avec les marées. Le point commun des différents éléments réside dans le fait qu'ils sont tous issus d'une activité humaine, malgré le fait qu'ils ont un fort aspect « naturel ».

D'une certaine façon, cette installation aux allures de collecte archéologique renvoie la matière et l'objet dans une histoire commune, où chaque élément est la transformation d'un autre, et où tout redevient un jour matière brute.



Récolte erronée, 2023, objets divers, dimensions variables, Chantier Naval Bord, Marseille.

Vu de Récolte erronée, 2023, objets divers, dimensions variables, Chantier Naval Bord, Marseille.



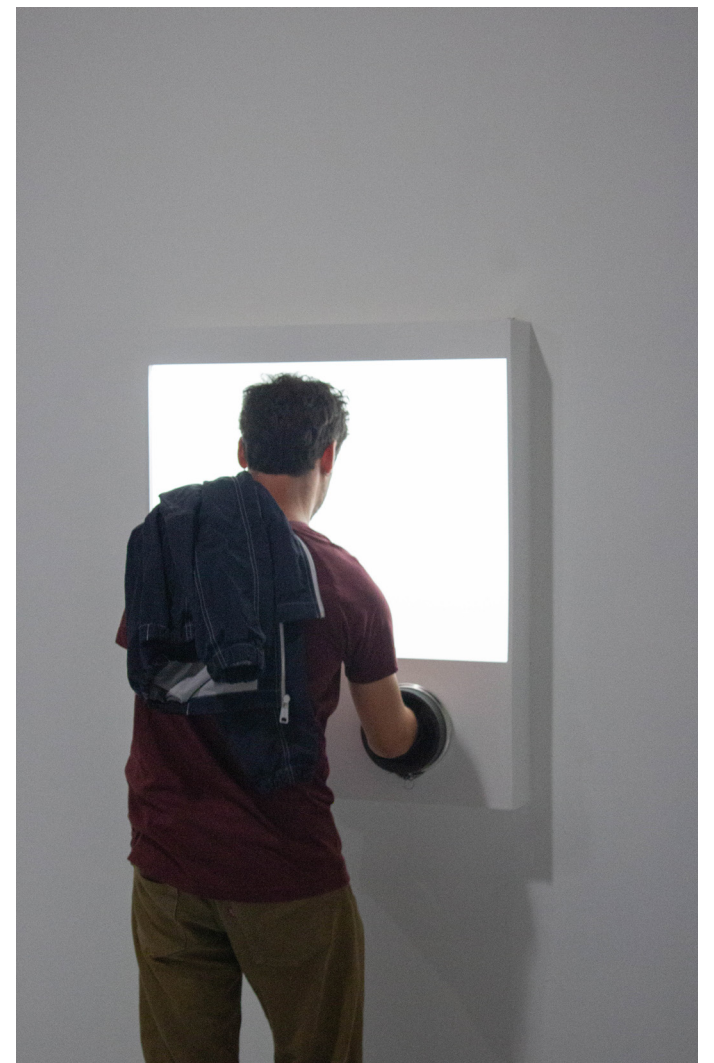
Ouverture, 2022, cloison en plâtre, rocher gypse, 320x280x170cm, Friche belle de mai, Marseille, *Murmuration volet 2*.



De la pierre, de la terre, du goudron, du charbon, des aimants, cet ensemble de matériaux récupéré dans la ville est rendu brut après avoir été broyé. La poudre granuleuse obtenue est ensuite mélangée à une résine époxy. On obtient alors un mortier noir, qui est coulé dans le fond d'un sachet en plastique. Dans sa forme rocheuse grenue, on peut légèrement distinguer des débuts de formations géométriques rondes, des fragments d'aimants circulaires.

Cette pseudo-pierre a des propriétés magnétiques, elle est présentée dans un écrin, qui fonctionne comme une boîte à gants (utiliser en science pour faire des recherches). Les gants présents dans la boîte ont des aimants en néodyme accroché au niveau des doigts et des paumes, et peuvent ainsi réagir aux différents objets ferreux ou magnétiques, comme la pierre à l'intérieur qui devient une curiosité géologique. Le spectateur peut alors pratiquer la pierre et ressentir les différentes forces invisibles (répulsives/attractives) à travers ce display in-situ.

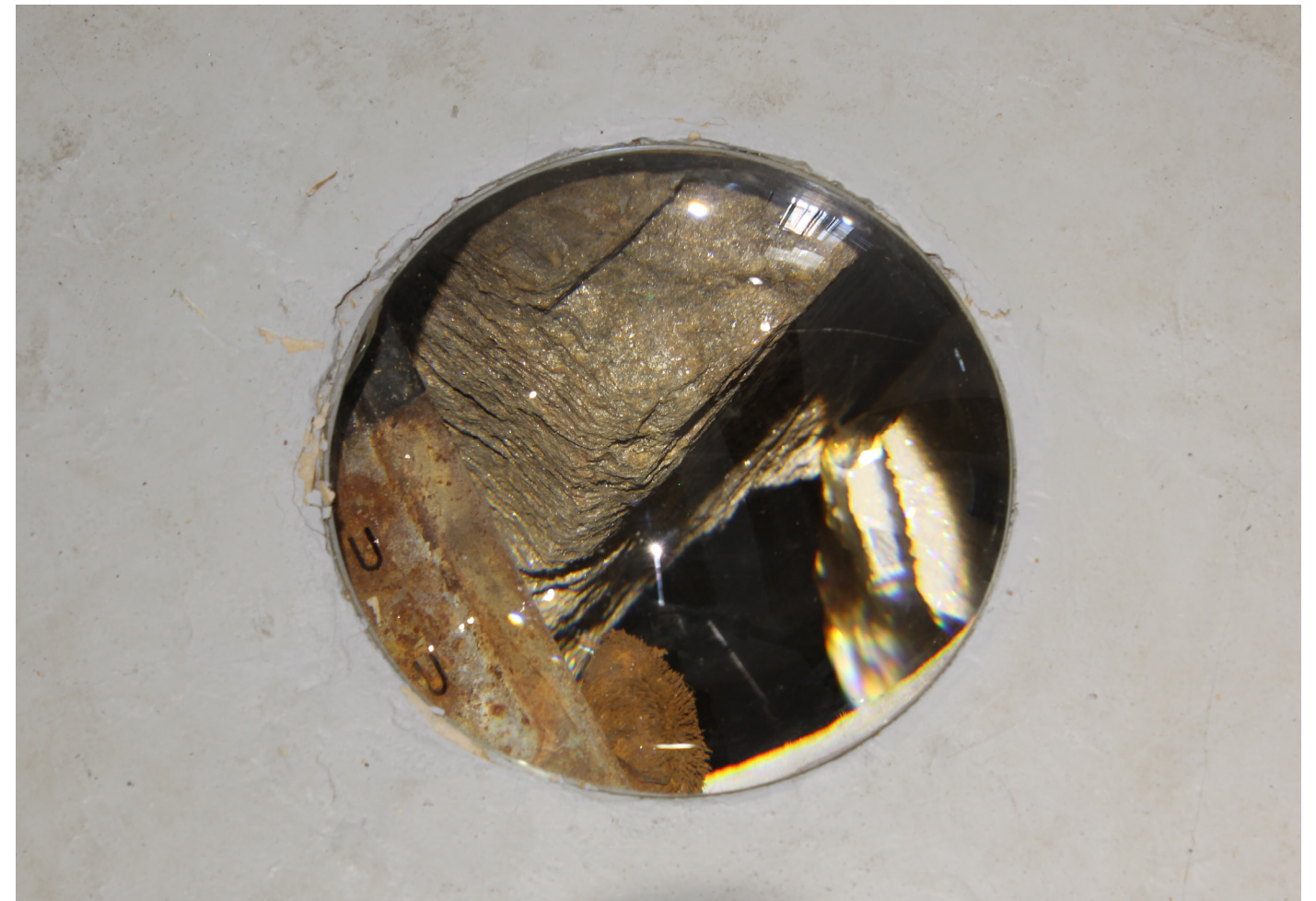
A droite : activation de *Amatractite* 2022, aimant en ferrite, bitume, terre, goudron, résine époxy, charbon, 25x15x15cm / display : acier, contreplaqué, plexiglass, gants caoutchouc et aimants néodyme 80 x 50 x 110 cm



Amatractite, 2022, aimant en ferrite, bitume, terre, goudron, résine époxy, charbon, 25x15x15cm, Vidéchroniques, Marseille, Locus Solus.



Tournesol, 2023, tournesol galvanisé en cuivre, piquet en céramique, co-créditation avec Célia Cassai, Galerie Territoires Partagés, Marseille.



Inclusion est une œuvre réalisée in situ dans l'espace de VidéoChronique à Marseille. Un trou d'environ 25cm est creusé dans le sol de sorte à pouvoir y inclure une boîte. Cette boîte contient des éléments principalement minéral qui ont des temporalités différentes (os, quartz, granit, magnétite, éléments informatiques, aimants, limaille rouillée). Une fois insérée dans le trou la boîte est refermée avec une lentille en verre, le contour est recouvert avec un ciment et de la peinture à l'identique du sol.

On peut observer en nous déplaçant autour de cette bulle de verre comme un monde souterrain, les diverses pierres aux propriétés géométriques pouvant renvoyer à des catacombes se déforment et se révèlent en fonction des points de vue, la perception de l'espace est alors modifiée par la présence de cette lentille qui laisse entrevoir comme un souterrain.

Cette pièce s'inspire du phénomène cosmique de lentille gravitationnelle raconté dans le livre «Le Mont analogue» de René Daumal, qui est un phénomène physique de déviation de la lumière par une masse, cette force courberait l'espace et le temps, changeant ses propriétés pour la perception humaine.

Inclusion, 2022, lentille en verre, os, quartz, granit, magnétite, éléments informatique, aimants, limaille rouillée, 30cm de diamètre au sol, VidéoChroniques, Marseille, *Locus solus*.



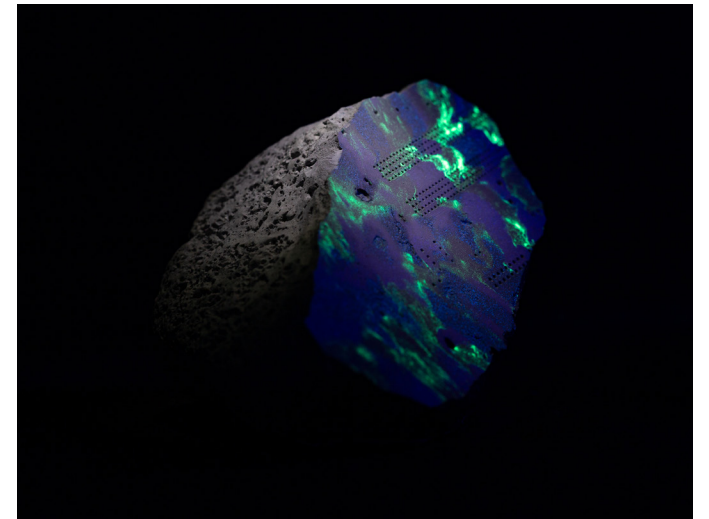


Crépuscule Rocheux est une installation dans laquelle des reproductions en plâtre de pierres sont exposées sous différentes lumières. Les pierres contiennent des aluminates de strontium phosphorescent qui donnent à la pierre plusieurs apparences en fonction des lumières, elles renvoient aussi à l'extraction des terres rares et à la géométrie minérale qui peut rappeler l'écriture cunéiforme.

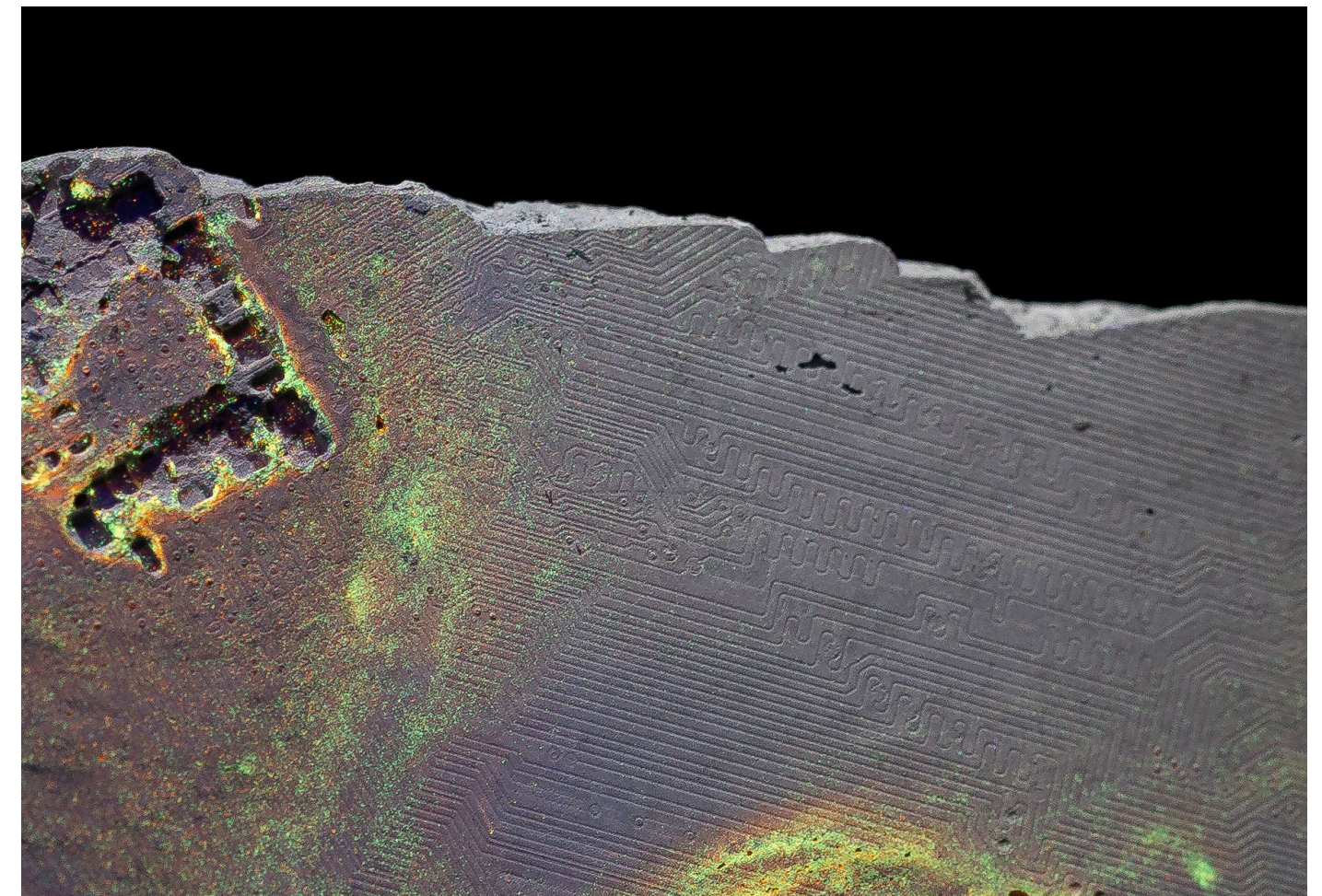
A droite : Détails de Crépuscule Rocheux

« Dans le vocabulaire formel déployé par Valentin Martre, il y a quelque chose qui cloche, il y a « un truc » qui nous fait brutalement dézoomer et prendre du recul. On trébuche sur cet univers quasi-scientifique et policé. À bien y regarder, nous sommes face à des trucages, des inventions. Valentin Martre trafique le réel, il fausse les données et nous invite à mettre en doute l'organisation scientifique du monde qui nous est tant familière. Ces œuvres qui hybrident le biologique au technologique, le « naturel » au culturel, nous enjoignent à penser un nouveau paradigme, à renégocier notre place dans le monde, en collaboration avec les éléments qui nous entourent et dont nous faisons partie. »

Extrait de *Valentin Martre, tout se transforme ou se déforme, même l'informe* par Karin Schlageter



Crépuscule Rocheux, 2021, 8 moulages en plâtre et pigments d'aluminate de strontium, couloir en placoplâtre, système lumineux périodique, dimensions variables, Frac Occitanie Montpellier, *Bilan Plasma*.



Détails de Crépuscule Rocheux, 2021, moulage en plâtre, pigments en aluminate de strontium, dimensions variables, Frac Occitanie Montpellier, *Bilan Plasma*.



Globe écumeux est un travail qui a débuté par la récupération d'un filtre de piscine usagé sur lequel j'ai décidé de percer des trous. J'ai beaucoup réfléchi devant cette sphère, jusqu'à y voir une bulle, j'ai alors ajouté d'autres cercles à cette rondeur en y formant des trous à l'aide d'une perceuse : une façon de convoquer plusieurs dimensions pour une seule et même forme.

Cette intervention inverse le caractère hermétique du filtre en le saturant de brèches et en le fragilisant, il devient alors complètement inutilisable. Après des milliers de troués la sphère n'avait toujours pas éclatée et c'était même allégé de la moitié de sa masse, se délaissant de centaines de copeaux de pvc. À l'aide d'un décapeur thermique, j'ai donc travaillé les rebus de mon action. La chaleur a permis d'amalgamer cette sciure plastique en créant une étendue souple semblable à une écume blanchâtre. Ainsi d'un ensemble solide est né une multitude, et cette multitude fit éclore un ensemble souple. Cette sculpture est comme une représentation de certaines théorie physique.

« l'ensemble des ensembles n'appartenant pas à eux-mêmes appartient-il à lui-même ? »

Formulation du *paradoxe de Russel*



Globe écumeux, 2020, acier et pvc, dimensions variables, Frac Occitanie Montpellier, Bilan plasma.



Ecume, 2020, PVC, 146x130cm, galerie de la Scep, Marseille, *Bourdonnement*.



Inclusion, 2021, grumes de pin, lentille en verre, insectes galvanisés en or, chevron de bois 700 x120 x 70cm, Parc de la maison blanche à Marseille, Arts éphémères 2021.

Inclusion crée un lien entre un fragment d'arbre abattu qui abrite encore des insectes vivants, des insectes galvanisés, et des lentilles optiques qui emprisonnent et révèlent en même temps. Malgré leurs fonctions différentes, on retrouve des arrondis similaires dans ces objets de bois et de verre, c'est cette caractéristique formelle qui a amorcé cet assemblage.

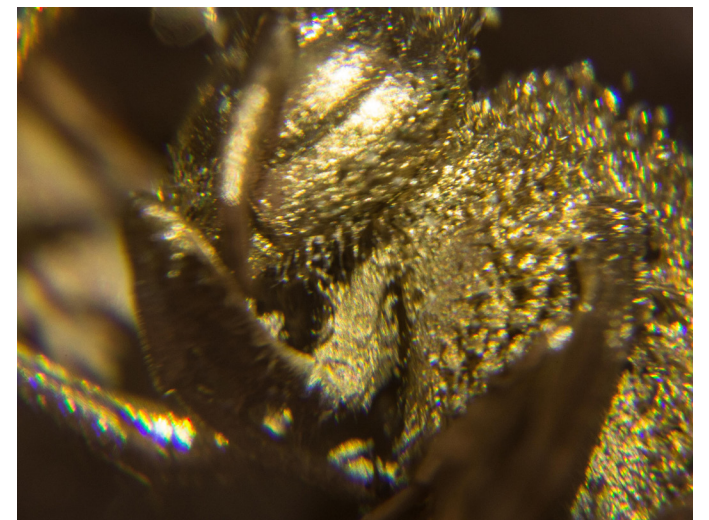
A l'image d'un insecte xylophage (qui se nourrit de bois), j'ai creusé dans la souche. Ensuite je suis intervenu avec une lentille de verre transparente pour emprisonner et conserver un insecte mort, comme on peut l'observer dans l'ambre l'insecte reste visible, Il est même agrandi et modifié par la lentille. la souche initialement banale obtient comme un noeud en verre. L'insecte, lui-même conservé par la galvanoplastie (procédé qui permet d'appliquer une couche de métal sur un objet), est issu d'un ensemble d'insectes galvanisés parallèlement. Ce procédé munit l'insecte d'une carapace conductrice, lui permettant d'être traversé par le courant. Cette sculpture ayant des rapports étroits avec l'entomologie et la bijouterie cherche aussi à interroger le procédé de momification égyptienne, et le rôle que jouaient les métaux précieux comme l'or, dans les croyances en l'ascension de l'âme vers le mort.

« La tranche, la séparation et la classification sont des gestes qui irriguent l'Histoire des Sciences Naturelles, régissent l'esprit du Musée, et disent en sous-texte l'exploitation des ressources naturelles, la domination de l'humain sur le non-humain. »

Extrait de *Valentin Martre, tout se transforme ou se déforme, même l'informe* par Karin Schlageter



Détails de *Inclusion*, 2021, grumes de pin, lentille en verre, insectes galvanisés en or, chevron de bois 700 x120 x 70cm, Parc de la maison blanche à Marseille, Arts éphémères 2021.



Conversation de conservation est un assemblage d'objets récupérés, rien n'est modifié, rien n'est fabriqué. Ces trois objets ont été sélectionnés pour leur capacité à faire survivre quelque chose, à stocker une trace du vivant.

Sont superposés, une boîte de conserve qui s'est dégradée en moins de cinquante ans, un fossile qui a mis plusieurs centaines de milliers d'années à se former ainsi qu'un support de disque dur qui est censé résister dans le temps.

Cette sculpture est comme une trace méditative sur le temps : un passé plus ou moins lointain se confronte à un futur anticipé, où le stockage du vivant se fera éventuellement sur des disques durs.

« La paire d'yeux qui s'est arrêtée sur un objet, le fouille désormais du regard, à fond, jusqu'au fond. Hypnotisés comme par une vision fractale, les yeux se plongent dans un vortex scopique. Le temps et l'espace semblent distordus et le regard plonge dans une dimension parallèle, une brèche que la sculpture vient ouvrir dans notre perception du réel. »

Extrait de *Valentin Martre, tout se transforme ou se déforme, même l'informe* par Karin Schlageter



Conversation de conservation, 2018, Boîte de conserve, fossile d'amonite, plateau de disque dur. Dimensions variables. galerie de la Scep à Marseille, *Tangible is the nouveau IRL*.



Ce tube en verre donne à voir une manipulation des déchets, comme une strate de la couche terrestre, dont l'exploitation est possible et intéressante (ici des lentilles laser récupéré dans les lecteurs de CD).

Cette extraction, dont le résultat est ces morceaux de verre visiblement précieux, contraste avec ce qui est nommé "montagnes de fer", des décharges de rebut informatique que l'on peut retrouver notamment en Afrique et qui sont beaucoup moins esthétiques et éthiques.



Opales de montagnes de fer, 2018, tube en verre et lentilles laser, 15x13x10cm, galerie de la Scep à Marseille, *Tangible is the nouveau IRL*.



Entre deux tasseaux enfouis dans le sol une moustiquaire composée de fines mailles est tendue. Sur la partie supérieure un tuyau est fixé et arrose doucement le filet en continu. À l'aide d'une pompe dissimulée sous terre, le système fonctionne en circuit fermé pour récupérer l'eau et la renvoyer continuellement sur la surface maillée.

L'eau coule sur le filet et se fixe dans ses mailles grâce à sa tension superficielle (La tension superficielle des liquides est une force qui existe à l'interface de deux milieux différents, par exemple l'eau et l'air).

Figée plusieurs dizaines de minutes, ces différentes gouttelettes d'eau s'additionnent pour envahir le support. Lors de cet instant de tension, le support et principalement constitué d'eau. Le filet devient un voile pixelisé qui déforme la lumière. Comme une toile tendue, le spectateur peut toucher ce support pour étaler ou enlever à sa guise les gouttes d'eau. Il devient acteur du phénomène de composition qu'il observe.



Structure d'eau, 2019, bois, moteur, moustiquaire, eau, environ 200x20x200cm, jardin le Talus, Marseille.



C'est durant l'hiver 2019 que j'ai commencé à faire un travail de distributeur, celui-ci consiste à livrer de la publicité dans les boîtes aux lettres. L'impact écologique de cette activité n'est pas négligeable, chaque matin, des tonnes de papier sont distribuées en voiture sur tout le territoire.

En utilisant ce travail comme un outil, j'ai décidé d'insérer une action parasite dans cette chaîne de livraison pour inverser légèrement cette action. Sur mon temps libre, j'ai commencé à préparer des centaines de petites enveloppes. À l'intérieur se trouvent deux graines de Robinia Pseudoacacia Nyirseg, une espèce d'arbre envahissante et optimisée pour attirer les abeilles, ainsi qu'un descriptif de l'arbre et ses modalités de semis. Une fois un stock préparé, je le distribuais pendant le temps de travail avec les prospectus.

Dans chaque boîte aux lettres était glissée une enveloppe avec les prospectus. L'action est anonyme, je ne sais pas si elles ont été semées, mais je l'espère. Ce geste est un potentiel de modification du territoire, comme une sculpture à grande échelle, mon souhait serait qu'à terme le projet puisse influencer sur l'écosystème et plus principalement sur les colonies d'abeilles que l'on voit disparaître.

Vue d'une enveloppe du projet Semer des planteurs, 2018, Marseille.



Carcasse verte, 2019, latex, poudre de marbre, pigments, aiguilles à tricot, 185 x 120 cm. Atelier Vé, GR57, Marseille.



Pour ce travail, des «carcasses» du monde informatique (écrans, ordinateurs, imprimantes...), ont été collecté en grande quantité dans les entreprises qui les manipulent afin d'en extraire les circuits imprimés et de créer avec une matrice. Un plateau assez grand pour venir déposer une peau de latex sur l'assemblage de circuits imprimés. Une fois le latex figé, les diverses substances que contiennent ces plateaux en métal marquent le latex avec des tâches sombres.

A l'inverse de ce qui pourrait s'apparenter à des tâches de peau, la disposition de celles-ci découlent d'un ordre utile et logique. Comme un tanneur imaginaire, après une "chasse" à travers la ville, la peau qui en ressort transforme les circuits imprimés en un cuir fictionnel, qui est piqué au mur avec des aiguilles à tricoter. Ce travail interroge le rapport que peut avoir le corps et la vie électronique.



Carcasse, 2018, latex, poudre de marbre, aiguilles à tricot, 185 x 120cm, galerie de la Scep à Marseille, *Tangible is the nouveau IRL*



Le projet *Impression de Masse* s'est construit à partir de la récolte de résidus d'aluminium effectué dans des entreprises de découpe de métaux. Le résultat de ma collecte prend forme sous une sorte de poudre composée de limailles d'aluminium et fins copeaux de plastique noir. Ces deux matériaux, qui sont familiers, se laissent apparaître d'une façon peu commune, plus brute.

Ces particules représentent un état de transition de la matière avant d'être transformé ou perdu. Cette matière première se décline en deux installations. L'une d'elles est basée sur la superficie de l'espace, c'est une pièce assez grande, aux murs blancs, l'intérieur est visible par une grande vitrine, ce qui offre davantage de points de vues que dans la petite pièce. Ainsi une sculpture grillagée et tentaculaire s'y déploie, occupant parfois l'horizontal, parfois la verticale. Des jeux de vide et de plein se juxtaposent et quadrillent cette pièce du sol au plafond. Des tuyaux et des colonnes traversent l'espace pour en prendre sa mesure dans la longueur, la largeur et la hauteur.

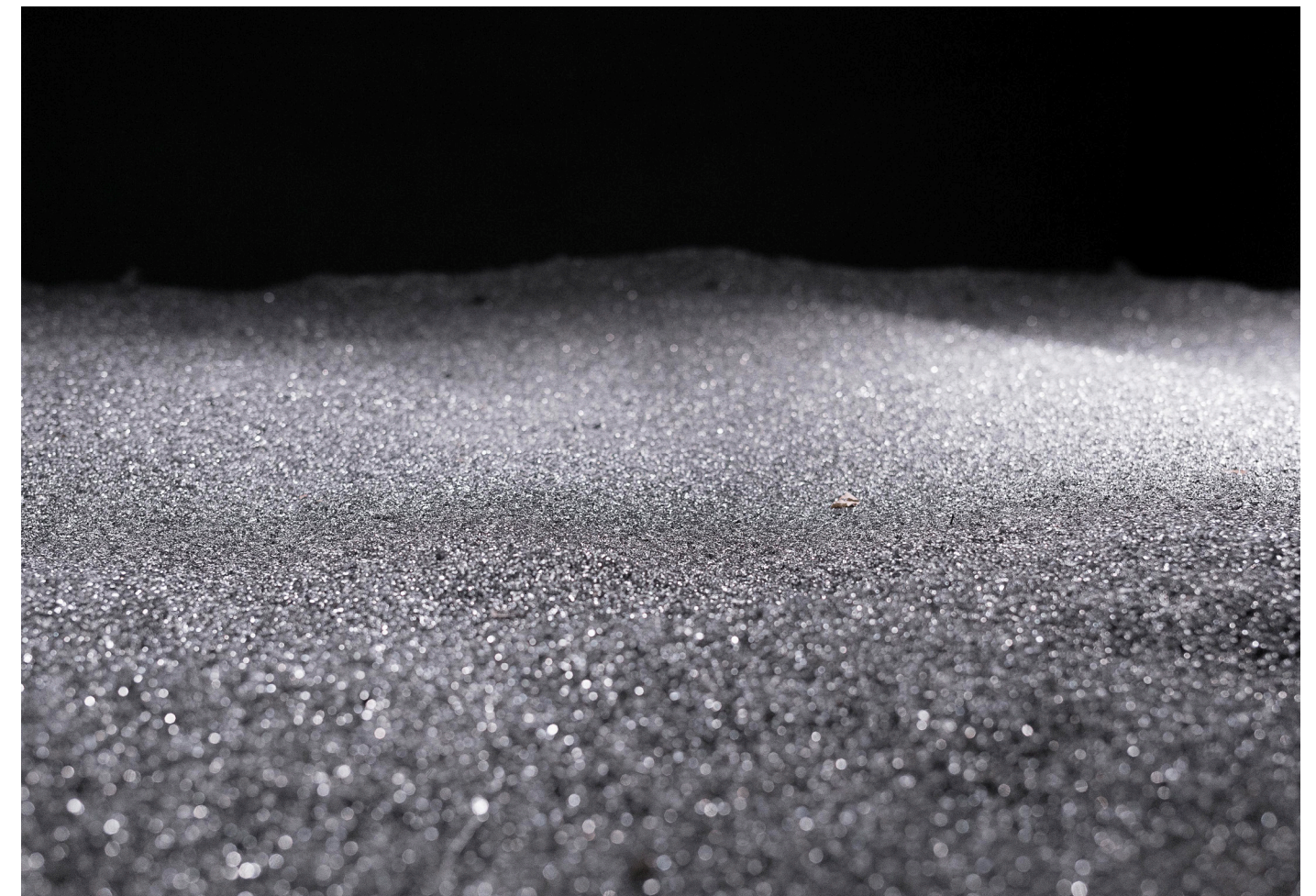
Ces cylindres vides donnent à l'espace un mouvement que le spectateur est invité à suivre, il peut ainsi observer les différents points de vues et effets visuels que les colonnes peuvent offrir. En observant d'un peu plus près, la limaille accueille aussi d'autres déchets résiduels, de l'ordre du vivant pollen de platanes..)

Vue de Impression de masse, 2018, grillage, limailles d'aluminium, copeaux de plastique, résine époxy et matériaux divers, Galerie 4Barbier à Nîmes



Pour autant selon l'angle de vue du spectateur, ces sculptures imposantes et massives deviennent légères et fuselées. Ces résidus de matière deviennent comme les structures microscopiques qui composent un organisme. Ces grains de poussière originellement individuel, à l'image d'une cellule, se lient et façonnent des formes sculpturales qui inondent l'espace d'exposition. Ces grains de poussière originellement individuel, à l'image d'une cellule, se lient et façonnent des formes sculpturales qui inondent l'espace d'exposition.

L'autre installation propose à voir un épais tapis de limailles, qui paraît recouvrir l'intégralité de la pièce. Un module a été fabriqué à la mesure de l'espace pour venir soutenir le tapis de limaille. Cet espace est inaccessible pour le visiteur qui se retrouve condamné à n'être que l'observateur d'un espace impossible à arpenter. La substance métallique recouvre la surface de la pièce jusqu'à hauteur d'oeil, cette échelle permet au spectateur de parcourir frontalement cette écume brillante et envahissante au spectateur de parcourir frontalement cette écume brillante et envahissante qu'est devenu la limaille. Dans cette pièce, les murs peints en noir et la densité de matière permettent au spectateur d'être complètement immergé dans l'oeuvre, un effet de plein apparaît, malgré le vide principal que cache l'installation.



Impression de masse, 2018, vue de la salle noire, limailles d'aluminium, copeaux de plastique et matériaux divers, Galerie des 4Barbier à Nîmes.

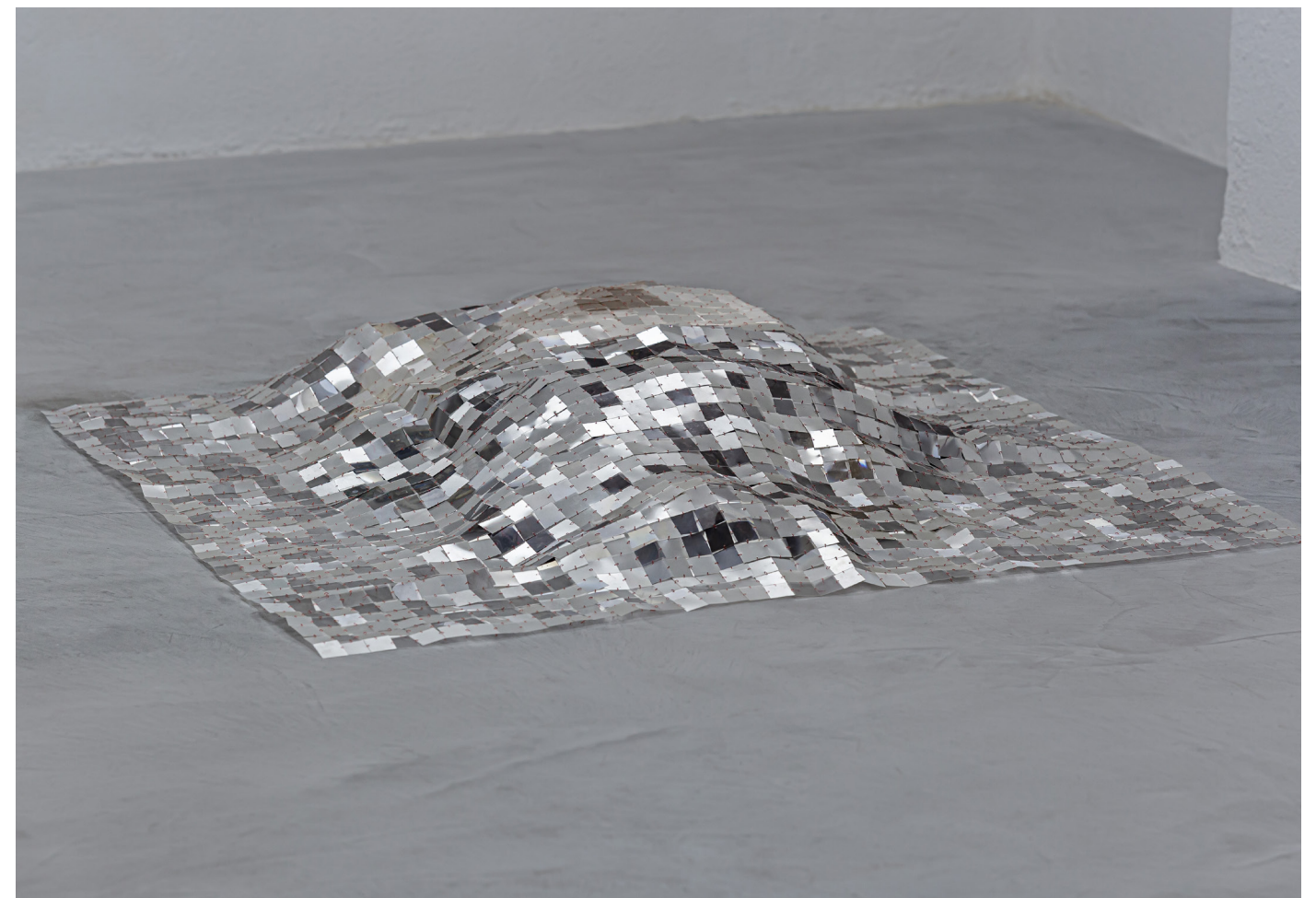


«L'équation» consiste à retirer la valeur d'usage d'un coffre, en découpant son mécanisme de fermeture.

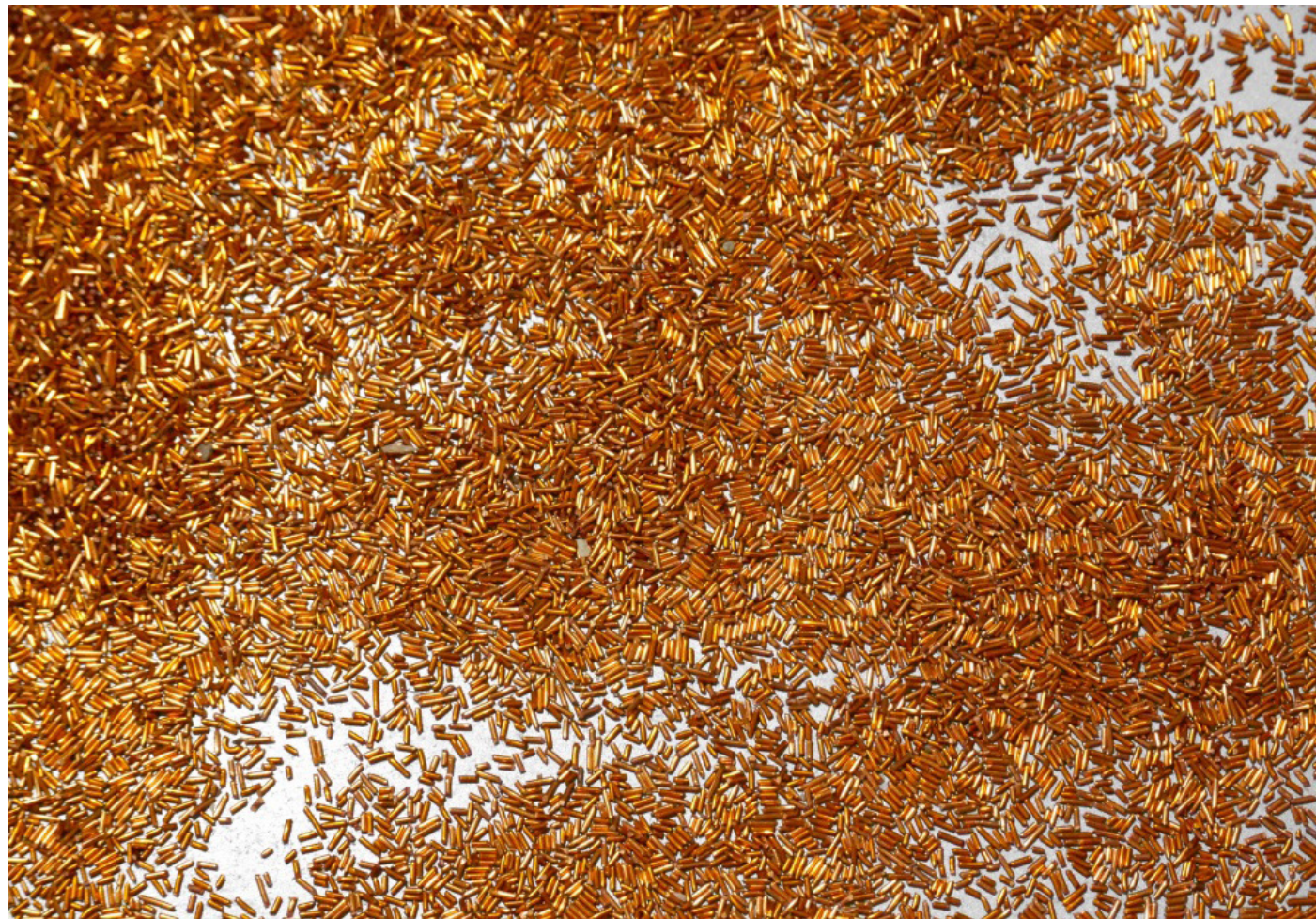
Ce geste, qui crée des résidus, ajoute de nouvelles formes sans ajouter de matière. Ces formes passent alors du statut de contenant à celui de contenu (li-maille issue de la découpe, fragments du coffre, cylindres de la serrure). Cette boîte possède alors une nouvelle valeur, qui n'est pas une valeur matérielle, mais le support de l'histoire du geste.



Equation du coffre-fort, 2018, Métal, plastique, béton pigmenté, 18 x 22 x 90 cm, galerie de la Scep à Marseille, *Tangible is the nouveau IRL*.



Tissu de réflexion, 2019, 1960 plaques en filtre polarisant de 3 x 3 cm, cuivre rouge, et objets divers, Dimensions variables, Vidéochroniques à Marseille, *Sud magnétique*.



Quand les particules s'alignent, a débuté par la récolte de bobines de cuivre présentes dans les enceintes audio. Chaque un des fil de cuivre qui s'y trouve est ensuite découpé en grains de 2mm, pour former de nombreuses particules.

Cette pièce montrée tel quel, est potentiellement activable. En la déplaçant, les vibrations émisent par l'aspérité du sol sont transmises à un plateau en métal et par ce biais aux grains qui vibrent à leur tour. Quand ils font cela, les grains se retrouvent parfois alignés dans une sorte de damier.

La sculpture sur diable, reprend les codes du transport d'oeuvres d'art, et est positionnée à l'écart comme si elle avait été oubliée, de sorte à créer au premier regard un doute chez le spectateur sur le statut de ce qu'il voit.



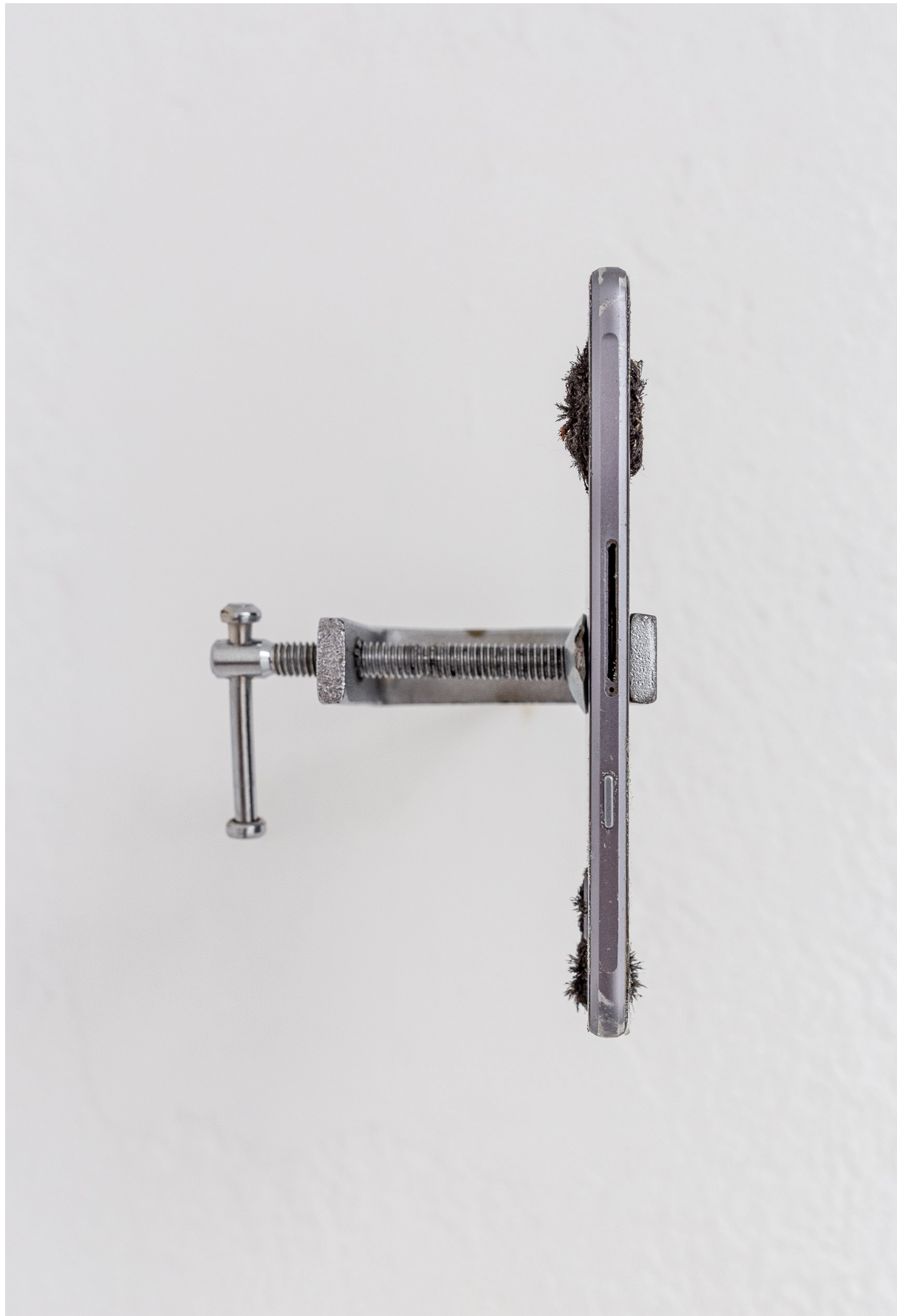
Quand les particules s'alignent, 2019, Contreplaqué, métal, cuivre, chariot, 90x87x74cm, Vidéochroniques à Marseille, *Sud magnétique*.



Chimère, cadre de scooter en acier et branche de bois, 210 x 60 x 80 cm, Vidéochroniques à Marseille, *Sud magnétique* 2019.



Sans titre, corail et lentille, 20x 20 x 30 cm, 2020.



Attraction, 2023, Smartphone, limaille de fer, serre joint en métal, 7 x 14 x 1,5 cm, galerie de Scep, Marseille, Bourdonnement.



Partout dans la ville, nous voyons ces modules de polystyrène blanc. Ils apparaissent tous les jours car ils servent à livrer des colis sans que leur contenu ne soit abîmé. Une certaine quantité est rassemblée pour faire un moule de ces contre formes et le couler avec du béton.

Il y a alors une disparition du matériau léger, clair, fragile et dont la durée de vie est très courte, pour laisser apparaître un matériau sombre, solide, lourd et dont l'espérance de vie dépasse les trente années. Le polystyrène à l'origine du moule est un matériau fabriqué pour être déplacé car issu du transport.

Dans ce travail la question du mouvement — celui de la sculpture ou celui du regardeur — revient, allant jusqu'à déterminer la nature du socle en intégrant à la sculpture cette planche sur roulettes et cette sangle. Le projet eu une suite, comme pour trouver une place finale, la sculpture fût enterrée en forêt.



Vue de l'enterrement de *Pseudo-fossile*, 2018, Bouches-du-Rhône. En haut a droite : *Pseudo-fossile*, 2018, béton léger, pigments, plateau à roulette en bois, sangle verte, 150x70x60cm, galerie de la Scep à Marseille, Tangible is the nouveau IRL



Avec ce qui tient dans la poche, 2018, papier photographique instantané, 11,5 x 8,5 cm.



Transfert, 2021, Plâtre, graphite, cuivre, résidus d'écorce, 32 x 8,5 x 8 cm

CURICULUM VITAE

Valentin MARTRE

Né le 17 novembre 1993, vit et travaille à Marseille

Siret : 83372184800012

N.sécurité sociale : 193111106911868

Adresse : 22 rue Poucel

13004 Marseille

Email : valentin.martre@hotmail.fr

Tél : 06 08 18 73 58

web : valentinmartre.com

Titulaire du permis B

FORMATION /

2017 - DNSEP avec mention, Beaux-arts de Nîmes

2015 -DNAP, Beaux-arts de Nîmes.

2012 -MANAA, Epesaat Toulouse.

TEXTES - ARTICLES DE PRESSE /

- 2023 - Texte de l'exposition *Bourdonnement* de Diego Bustamante
- Texte de restitution de résidence Voyons Voir de Leïla Couradin
- Interview podcast sur l'exposition *Bourdonnement* : <https://fomo-vox.com>
- Chronique sur «*Bourdonnement*» exposition personnelle à la galerie de la Scep
- Chronique à propos de la résidence *VoyonsVoir* au chantier naval *Borg*
- 2022 - Texte de l'exposition *Locus Solus* de Edouard Monnet
- 2021 - «Valentin Martre, Tout se transforme ou se déforme, même l'informe» de Karin Schlageter
- Chronique à propos de « Bilan plasma » par Jean-Luc Cougy dans *En revenant de l'expo*
- Chronique sur « échantillon d'un jardin » par Jean-luc Cougy, dans *En revenant de l'expo*
- Au FRAC, une génération inquiète par Julien Darve, la *Gazette* Montpellier
- 2018 - Scep Game par Céline Ghisleri, journal *Ventillo* n°415

RESIDENCES /

- 2023 - Résidence Voyons voir au chantier naval Borg, Marseille.
- 2022 - Résidence Rouvrir le monde, au centre social La calanque, Marseille.
- 2021 - Résidence Rouvrir le monde au centre social La provence, Aix en provence.

EXPOSITIONS PERSONNELLES /

- 2025 - La terre demanda à l'eau, pourquoi tu pars ?, Galerie Territoires partagés, Marseille
- 2024 - Transitions, La Chambre Saint-Nazaire, Commissariat : Hélène Benzacar
- 2023 - Bourdonnement, galerie de la Scep, Marseille. Commissariat : Diego Bustamante
- 2018 - Impression de masse, galerie 4BARBIER à Nîmes.

2015 - Galerie My Art Goes Boom, Avignon. Commissariat : Joris Brontuas

EXPOSITIONS COLLECTIVES /

- 2024 - Tech Care, le 6B, Paris, Commissariat : Vincent Moncho, Marie Barbuscia
- 2023 - Marcel Lonchamp, parc Longchamp, Marseille, commissariat : Martine Robin
- 2022 - *Murmurations II*, Friche Belle de Mai, Marseille, commissariat : Fraeme
- *Locus solus mutantis mutantis*, Vidéochroniques, Marseille
- *Locus solus*, Vidéochroniques, Marseille, commissariat : Edouard Monnet et Thibaut Aymonin
- 2021 - *Bilan Plasma*, Frac Occitanie, Montpellier, commissariat : Emmanuel Latreille
- Ce qui se voit encore, galerie Kokanas, Marseille, 2021, commissariat : Sébastien Thévenet
- *Métazoaire*, Arts éphémères 2021, Parc de la maison blanche à Marseille, commissariat : Isabelle Bourgeois et Martine Robin
- 2020 - *GR57*, Atelier Vé, Marseille
- La Karma, Talus, le jardin collectif, Marseille
- 2019 - *L'échantillon d'un jardin*, Galerie de la Scep, Marseille, commissariat : Diego Bustamante et Aude Halbert
- *FROM ANYWHERE TO MARSEILLE / TO ANYWHERE*, Casati Arte Contemporanea Docks Dora, Turin, Italie
- Inauguration de l'atelier Vé, 57 rue du Coq, 13001 Marseille
- PRÉSAGES, Lieux multiples, Montpellier, commissariat : Laureen Picaut
- *SUD MAGNETIQUE*, Vidéochroniques, Marseille, commissariat : Edouard Monnet
- 2018 - *TANGIBLE IS THE NOUVEAU IRL*, galerie de la SCEP, Marseille, commissariat : Diego Bustamante
- Exposition collective «My art goes Boom», Villa Dutoit, Genève
- 2017 - *LA RECHERCHE S'EXPOSE #2* – Faire étalage, ESAN, Nîmes
- Exposition collective «MyArtGoesBoom», Garage 19-Galerie, Avignon commissariat: Joris Brantuas
- 2016 - exposition collective, Villa Dutoit, Genève, 2017
- Conversation, Musée du vieux Nîmes
- *Anthropologie de la montre*, Investigations iconographiques, chapitres I et II, ESAN, Nîmes
- 2015 - « exposition collective », KLS, Nîmes. Commissariat : Diego Bustamante
- *Couleur power*, Galerie de la Salamandre Nîmes, Commissariat: Pascal Fancony et Joris Brantuas

Valentin Martre est né en 1993 à Carcassonne, il est titulaire d’un DNSEP de l’École supérieure des beaux-arts de Nîmes (ESBAN) obtenu en 2017. Il vit et travaille à Marseille où il fait partie de l’atelier MAD MARX. Pour sa troisième exposition personnelle en France, Valentin Martre propose un ensemble de pièces qui semble vouloir mettre à distance le réel avec des gestes de voilage, de dévoilement, d’imitation et de multiplication. L’artiste divise et multiplie. Il use de la déconstruction et du démontage (division) et du moulage/ tirage (multiplication) comme autant de boutures du réel. Valentin Martre part de l’objet manufacturé, industriel ou naturel pour obtenir ses sculptures et installations. Cependant, il n’envisage son activité artistique ni comme un miroir, ni comme un écho du monde qui nous entoure, mais bien comme une partie intégrante, inhérente à celui-ci. Son travail ne souhaite pas s’abstraire telle une utopie, il pourrait être au contraire une endoscopie réalisée dans les entrailles du monde des objets, des matériaux, de la flore et de la faune. Dans Écosystème, faune et flore se dorent et servent à conduire l’électricité. Ce qui n’était plus vivant redevient vecteur d’une énergie électrique, la même qui inonde notre monde technologique.

Pour Plaque de gypse, il réalise des recherches sur le procédé de fabrication de ce type de plaque en plâtre, puis décide de reproduire chacune des étapes par le prisme de l’artisanat. Il part en quête du gypse (la roche qui sert de matière première à la fabrication du plâtre) qu’ensuite il concasse et cuit. Il ajoute ensuite de l’eau et obtient alors tout ce qui est nécessaire pour couler une plaque de plâtre. Ce qui relevait du procédé industriel et à grande échelle redevient alors un objet fait à la main. C’est aussi une manière de déconstruire le réel de l’architecture, de retirer l’épiderme de ce qui constitue une très grande part de nos parois et se réapproprier quelque chose de déshumanisé et normatif.

La métaphore du dé, déjà bien présente dans l’histoire de l’art, est ici rejouée dans Pavage avec des moulages de dés dont les chiffres et les nombres perdent leur lisibilité. Ils ne sont alors plus que des formes géométriques qui ne s’organisent que par le hasard de leur placement en tas, évoquant une sorte d’organisation d’un ensemble de molécules. Ainsi, Valentin Martre retire les notions de scores et de résultats, notions si chères à nos sociétés et à nos organisations.

Dans l’œuvre Transfert un tirage en plâtre d’une branche se voit octroyer la capacité de conduire l’électricité grâce à l’insertion d’un câble de cuivre, l’artiste teint ce même plâtre dans la masse pour lui prêter un caractère minéral. Cela vient, entre autre, de l’étude des communications entre les arbres qui sont capables d’envoyer des impulsions électriques servant de signaux. Une fois de plus, l’artiste propose des œuvres issues de quêtes physiques et théoriques, mettant en lumière des phénomènes matériels où toute entité est capable de se lier à une autre.

Diego Bustamante 2023

Fruits d’expérimentations renouvelées, les œuvres de Valentin Martre sont autant de sujets d’une fiction ouverte, constamment en cours d’écriture. Valentin Martre crée des chimères, des assemblages hybrides qui racontent les changements d’états, dans un monde où se mêlent souvent très intimement les matières dites « naturelles » et « artificielles », à l’image des métaux et terres rares omniprésent-e-s dans nos outils numériques quotidiens. Aussi, invité par Voyons Voir pour une résidence au Chantier Naval Borg, l’artiste a d’abord collecté patiemment, sur la plage attenante, des bois flottés, des coquillages nacrés et des rébus synthétiques aux reflets irisés. Ces matériaux, que l’artiste aime tordre sans distinction, autant physiquement que métaphoriquement, ont ensuite rencontré les techniques traditionnelles de restauration des navires, observées pendant sa résidence. Pourtant, tout est étrange et rien n’est vraiment utilisable. Différentes essences de bois sont assemblées en une étrave non polie qui ferait chavirer le navire, quand la corde en chanvre du marin, lasse de n’être utilisée, fusionne avec une myriade de coquillages désertés. Ailleurs, entre l’objet et le vivant, refermée comme un bivalve, une forme curviligne évoquant une coque de bateau en équilibre à la gîte laisse apparaître à travers sa peau translucide, en mastic polyester, les membrures de son squelette. Faisant face à son double fonctionnel, cet animal échoué, rappelant les monstres des romans d’anticipation, atteste de l’intérêt de Valentin Martre pour le fantastique et pour l’archéologie. Nourrit par les formes et matières rencontrées dans le chantier, c’est de son imaginaire qu’est née cette sculpture-chrysalide, d’abord dessinée et modélisée en 3D avant d’être fabriquée avec les savoir-faire et outils disponibles sur place. À la manière des frelons qui font leurs nids, agglomérant méthodiquement la sciure de différents arbres, ou des artisans qui courbent patiemment les bordés, Valentin Martre assemble, transforme et contorsionne les matériaux et leurs sens. Résolument ouvertes, les œuvres évoquent la pensée complexe d’Edgar Morin et la notion de transdisciplinarité : elles racontent un monde où la supposée dualité entre deux pôles est balayée par l’idée que tout s’influence sans cesse.

Leïla Couradin 2023

Valentin Martre, Tout se transforme ou se déforme, même l'informe.
par Karin Schlageter 2021

Une paire d'yeux vifs et alertes farfouille dans le paysage. Elle erre du regard, mais elle n'est pas perdue. Ce regard scanne la ville pour y déceler ce qui a de la valeur pour lui. Il s'accroche aux menus détails. C'est le genre de regard acéré capable de distinguer chaque gravillon de son voisin, la singularité de chaque brin d'herbe. Ces yeux, en fait, ce sont des mains. Qui palpent le réel, caressent le velours d'une autre peau, et qui tressaillent en sentant le grain sous la pulpe des doigts. Toucher avec les yeux.

Ces yeux-là donc, glanent des petits bouts de monde. Ils ordonnent aux mains, qui à leur tour se saisissent de ces riens, et les fourrent au fond des fouilles : filet de protection d'échafaudage, circuit imprimé d'appareil électronique, de la limaille, la dépouille d'un insecte. À la fin de la journée, le glaneur retourne ses poches et étale leur contenu devant lui. Il contemple le trésor amassé de tous ces riens qui n'en sont pas.

Vient ensuite la stase d'un moment suspendu, le moment où ça se fige, et où les yeux s'abîment dans la contemplation de ces objets. Autre rythme, autre chorégraphie. La paire d'yeux qui s'est arrêtée sur un objet, le fouille désormais du regard, à fond, jusqu'au fond. Hypnotisés comme par une vision fractale, les yeux se plongent dans un vortex scopique. Le temps et l'espace semblent distordus et le regard plonge dans une dimension parallèle, une brèche que la sculpture vient ouvrir dans notre perception du réel.

Nos yeux regardent ce que les yeux de Valentin Martre ont vu et ce que ses mains ont manigancé, bricolé et agencé. Au premier abord, des formes familières et des objets reconnaissables dans lesquels s'imbriquent d'autres formes, d'autres objets. La vue en coupe est récurrente. L'espace est polarisé, magnétique. La matière bavarde fait démonstration de sa versatilité, de sa capacité à se métamorphoser.

L'intervention d'une main humaine sur ces artefacts est toujours tangible. Ils semblent être le lieu où vient s'assouvir une curiosité, un désir irrépressible de percer à jour, de disséquer, pour tenter de comprendre « comment ça marche ». La tranche, la séparation et la classification sont des gestes qui irriguent l'Histoire des Sciences Naturelles, régissent l'esprit du Musée, et disent en sous-texte l'exploitation des ressources naturelles, la domination de l'humain sur le non-humain.

Dans le vocabulaire formel déployé par Valentin Martre, il y a quelque chose qui cloche, il y a « un truc » qui nous fait brutalement dézoomer et prendre du recul. On trébuche sur cet univers quasi-scientifique et policé. À bien y regarder, nous sommes face à des trucages, des inventions. Valentin Martre trafique le réel, il fausse les données et nous invite à mettre en doute l'organisation scientifique du monde qui nous est tant familière. Ces œuvres qui hybrident le biologique au technologique, le « naturel » au culturel, nous enjoignent à penser un nouveau paradigme, à renégocier notre place dans le monde, en collaboration avec les éléments qui nous entourent et dont nous faisons partie.





Le travail de Valentin Martre prend forme à travers les éléments tangibles qui nous entourent, il récolte divers objets et formes au gré de ses déplacements, qu'il assemble et modifie par la suite. Ses sculptures se nourrissent de techniques anciennes et contemporaines qu'il recontextualise à travers divers matériaux non conventionnels.

"Il utilise très souvent des matériaux issus des déchets industriels ou de la construction (limailles, écrans cassés, marbre cassé, polystyrène, terre, béton, latex, époxy, polystyrène). Pour cela, il se déplace d'usines en entreprises [...]. Il se procure également des matériaux dans les magasins de bricolage et de bâtiment, mais aussi dans la rue. Dans tout cela, il y a l'idée d'une société avec beaucoup de rebuts et d'objets neufs, que l'on peut reconstruire et modifier à partir de ce qu'il y a de disponible à la fois dans le présent (la matière) et dans le passé (les connaissances). Valentin Martre considère un hors-champ très large, presque métaphysique, dans plusieurs de ses œuvres. Il rapporte souvent ses sculptures à des forces fondamentales, aux mouvements de la terre, aux champs magnétiques, à la compression et à l'expansion de la matière. C'est son rapport méditatif au monde qui le dirige vers ces réflexions. Il parle de parallèles entre ses gestes et ceux des métiers manuels comme la joaillerie, la métallurgie, le tannage, des activités millénaires qui se préoccupent de prélever et de modifier les ressources qui nous entourent..."

Dans ces œuvres, plusieurs échelles semblent se confronter comme si le macroscopique côtoyait le microscopique et inversement. Il ne fait pas de hiérarchie entre ses gestes et des phénomènes naturels mais crée plutôt des parallèles entre eux, il les lie et les fait dialoguer pour ouvrir différents points de vue sur notre rapport au monde. Une interaction entre archéologie, paléontologie et cosmogonie se dégage des pièces et installations hybrides qu'il réalise.

Par son travail plastique basé sur l'expérimentation, Valentin Martre nous montre que l'on peut apporter au monde une part de sensible et d'engagement. En effet, dans ses sculptures, il évoque les notions de cycles à la fois naturels et culturels et soulève également des questions fondamentales de notre époque, s'attendant majoritairement à celle de l'impact et de l'empreinte du vivant sur notre monde.

*extrait du texte de Diego Bustamante pour l'exposition «Tangible is the nouveau IRL» à la galerie de la Scep, 2018